
Les écrits de James Ensor

«**M**ORNE, borné et mort-né», voilà comment James Ensor (1860-1949) qualifie le métier des deux aquarellistes ostendais chargés par son père de l'initier - il a alors treize ans! - à «cette fallacieuse technique de l'éponge et du dessin».

Herman Piron, auteur d'une étude psychanalytique consacrée à Ensor (1), voit en lui un être extraordinairement doué tant sur le plan littéraire que pictural. Ses maximes, lettres, allocutions et proses diverses s'imprègnent toutes d'une musicalité typiquement ensorienne, née de sa prédilection pour un certain type de phrase, sinueuse, tout en volutes. Paul Haesaerts, son biographe, définit la prose d'Ensor comme «un mélange étourdissant de franc-parler, de gaminerie, de loufoquerie, de truculence, de mots hauts en couleur, de syntaxe rocailleuse, de phrases frisées et sinueuses, le tout tenant de l'hymne et de la diatribe, de l'écriture automatique et du lettrisme» (2). Que penser, en effet, de phrases telles que

«Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère» (3) ou encore «Hardi! les masques vermillonnés. Hardi! la cochenille vivace, terreur du pesant bovidé. Ah! j'adore dessiner les beaux mots claironnés de lumière. Je vous aime, mots sensibles de nos douleurs, mots rouges et citrons d'Espagne, mots bleu d'acier des mouches élégantes, mots parfumés des soies vivantes, mots fins des roses et des algues odorantes, mots piquants des bêtes d'azur, mots des gueules puissantes, mots d'hermine immaculée, mots crachés des sables et de la mer, mots plus verts que toison de Syrène, mots discrets des poissons soupirés dans les conques, mots des cloches et des cristaux, mots cinglants, mots glacés, mots froids du marbre blanc, mots amers, mots des Lys de France et des bluets flamands, mots très doux sonnans picturalement, mots plaintifs des chevaux battus, mots des maux, mots des fêtes, mots d'ouragan et de tempête, mots des vents, mots des roseaux, mots sages des enfants, mots



James Ensor, «Mon portrait en 1960», eau-forte, 6,4 x 11,4, 1888, Bibliothèque royale Albert 1er, Bruxelles.



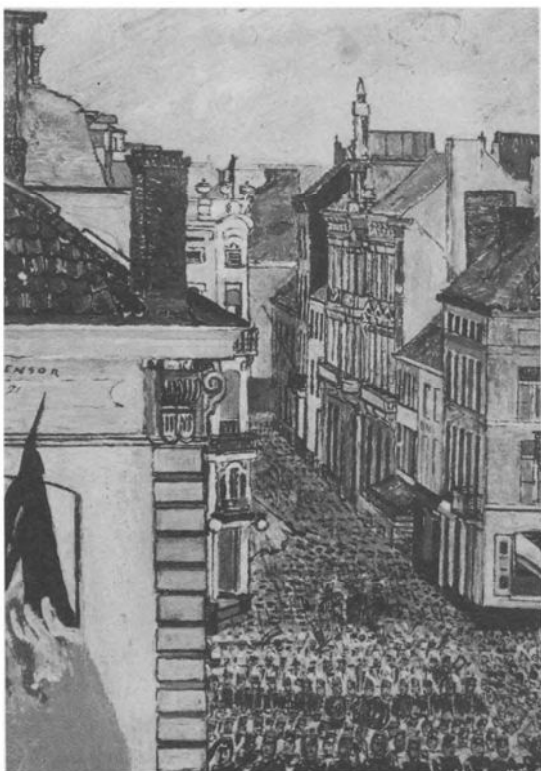
James Ensor, «Squelettes se disputant un pendu», peinture à l'huile, 59 x 74, 1891, «Koninklijk Museum voor Schone Kunsten», Anvers.

des pluies et des pleurs, mots sans rime ni raison, je vous aime! je vous aime!» (4).

Ensor peint avec des mots. Ses textes sont des tableaux littéraires dont les coloris semblent jaillir spontanément de sa «petite musique» («mots très doux sonnante picturalement»).

Antonin Artaud considérait Vincent van Gogh comme un homme parfaitement normal qui «peignit et se coupa l'oreille». Personne en revanche ne songerait à attribuer la même «normalité» à James Ensor, le Van Gogh flamand, «l'ermite d'Ostende» aux yeux de ses contemporains.

Au terme d'une période d'intense créativité, tout aussi brève que fulgurante, Ensor allait se retirer, durant un demi-siècle, dans sa petite baronnie bien à lui: un modeste magasin de coquillages situé dans la *Vlaanderenstraat* (rue de Flandre) à Ostende. «James Ensor», écrit Karel van de Woestijne dans une de ses chroniques hebdomadaires publiées dans le *Nieuwe*



James Ensor, «Musique rue de Flandre», bois, 24 x 19, 1891, «Koninklijk Museum voor Schone Kunsten», Anvers.

Rotterdamsche Courant (Nouveau journal de Rotterdam) «était un monument mobile». Son buste se dressait près du casino. Une section de la digue ostendaise, comprise entre les galeries vénitiennes et l'hippodrome, s'appelait la promenade Ensor. Chaque jour, le peintre flânait dans la galerie vitrée James Ensor, sur la digue toute plane, dans sa propre rue, la *Vlaanderenstraat* pour échouer, enfin, dans un café de la *Wapenplein* (place d'Armes) où il dégustait un exquis porto Rey-Manuel. Chaque jour, à midi, le carillon de la ville entonnait une des compositions d'Ensor dont, inlassablement paraît-il, le maître se délectait.

A trente-trois ans, Ensor semble avoir épuisé sa veine créatrice. Qu'à cela ne tienne! Définitivement consacré par le succès, il continuera à faire partie intégrante du décor ostendais, au même titre que les pêcheurs aux cirés jaunes, attroupés sur l'estacade en bois, ou que les croupiers s'affairant au casino.

Très doué pour les lettres, Ensor écrivit plusieurs livres. Souvent aussi, il plaidait en faveur de son français quelque peu excentrique. Dans ses très nombreuses lettres, il ne se privait pas de s'en prendre ouvertement à son entourage, ne ménageant même pas son amie intime, Augusta Boogaerts, qu'il devait fréquenter pendant soixante ans, sans jamais la demander en mariage. Il l'appelait la «Sirène». Au cours d'interminables palabres, ils se chamaillaient souvent pour de sordides questions d'argent. Ensor se vengea d'elle en lui décochant dans ses écrits quelques flèches fielleuses. Elle incarnait à ses yeux le «sexe faible», le «sexe trompeur sans foi ni loi, gouffre d'hypocrisie, bouclier de malice, bête griffue à suçoirs, aux canines de carnassière, oie à tête de linotte, girouette grinçant à tous les vents mauvais, masque constant et sourire sans fin...» (5).

Tel fut le style d'Ensor, ce «jeu délicieux consistant à dessiner de jolis mots pareils à des clairons de lumière». Au hasard des circonstances, le peintre rédigeait des lettres, des articles de critique, des discours ou des pamphlets virulents dans lesquels il fustigeait, avec une égale causticité, ici les destructeurs des dunes et des bassins d'Ostende, là les vivisecteurs.

James Ensor, «Augusta Boogaerts», bois, 41 x 33,
1905, détail, collection M. Mabile, Bruxelles.



Ensor, écrit Paul Haesaerts, s'amusait à faire s'entrechoquer les mots, substantifs auxquels s'agglutinait souvent toute une panoplie d'adjectifs incohérents et recherchés. «Belle entre toutes, ta majesté de frégate à la belle coque est bercée mollement, sur une vague crête de coq, coque sur coq» (6).

Le peintre n'y voyait qu'un jeu, lui permettant de se dérober. Lorsque, à l'occasion d'un bal organisé par l'association locale Le Rat Mort, on le hissa sur une scène pour qu'il adressât quelques paroles à l'assistance, cet hommage ne s'inspira évidemment pas des mascarades qu'il avait si souvent fixées sur la toile. Si dans son œuvre Ensor a animalisé la race humaine, c'est que, sous des dehors débonnaires, se cachait en réalité un misanthrope qui préférait de loin l'intimité de son propre moi à la compagnie de qui que ce fût.

Ensor souhaitait en finir, une fois pour toutes, avec les académies, «hospices hébergeant des myopes», et avec les critiques provocateurs. Ces milieux, prétendait-il, ne manifestaient à son égard que mauvaise humeur, sarcasmes, méchancetés et incompréhension. Il comparait les directeurs de la revue avant-gardiste *L'Art Moderne* à des «cuisiniers dangereux» s'affairant à préparer un repas fantastique dont les plats portent des noms de peintres.

Voilà Ensor, tel qu'on le découvre non seulement dans ses dessins venimeux mais aussi dans ses sentences si souvent irrévérencieuses voire féroces. Il se voulait «maudit», délibérément.

Le tableau *Ecce Homo* nous le montre, déguisé en Christ, couronné d'épines, flanqué de deux critiques qui le foudroient du regard. Certains de ses dessins mettent en scène des adversaires, armés de canons, prêts à foncer sur lui, dérisoire poète maudit, la tête ornée de plu-



James Ensor, «*Ecce Homo*», bois, 12 x 16, 1891, détail, «*Museum voor Schone Kunsten*», Gand.

mes, agitant comme une matraque un énorme pinceau. «Oh! les belles disputes», écrit-il, «guerre des tons et des sons, guerre interminable des images, guerre d'incubation, guerre des Extrémistes chatouillés, Expressionnistes masqués, Décrânistes déplumés, Parachutistes diplômés, triples Arrivistes arrosés d'une douche déconfiturale, Anachronistes impénitents».

Le hareng figurant sur la toile *Squelettes se disputant un hareng saur* (1891) peut être interprété comme le symbole cryptographique de son humeur chagrine. «Hareng saur» forme en français une anagramme du nom du peintre. «Hareng saur» peut être transposé en «Art Ensor», petite astuce linguistique qui, s'il en est encore besoin, illustre à merveille les incontestables talents littéraires du peintre James Ensor! □

PAUL DEPONDY

Journaliste - critique d'art.

Adresse: Korenmarkt 25, B-9000 Gent.

Traduit du néerlandais par Urbain Dewaele.

James ENSOR mes ECRITS

*Les suffisances
matamoresques
appellent
la finale creaison
grenouillère*

Mes écrits, Editions nationales, Liège, 1974.

Notes:

- (1) HERMAN T. PIRON, *Ensor. Een psychoanalytische studie* (Ensor. Une étude psychanalytique), De Nederlandsche Boekhandel, Anvers, 1968.
- (2) PAUL HAESAERTS, *James Ensor*, Elsevier, Bruxelles, 1957, p. 116.
- (3) *Ibid.*, p. 119.
- (4) *Ibid.*, p. 116.
- (5) *Ibid.*, p. 137.
- (6) *Ibid.*, pp. 118-119.

Bibliographie:

- Les Ecus*, Ostende, 1904.
James Ensor par lui-même, dans *Pourquoi Pas?*, Bruxelles, 21 décembre 1911.
Les écrits de James Ensor, Bruxelles, 1921.
Marche des rotariens ostendais, dédiée «A mes amis des bois, des fleurs, et de la mer», Bruxelles, 1923.
Les écrits de James Ensor, de 1921 à 1926, Ostende-Bruges, 1926.
La Gamme d'Amour, Bruxelles, 1929.
Les écrits de James Ensor, de 1928 à 1934, Anvers, 1934.
Les écrits de James Ensor, Bruxelles, 1944.
La gravure une et indivisible, Liège, 1949.
Discours aux masques loyaux et autres, Liège, 1950.
Lettres à André De Ridder, Anvers, 1960.
Omelettes bourrées, Liège, 1962.
Discours en la cité de Liège, Liège, 1965.
Marche des Rotariens ostendais, Liège, 1969.
Lettres à Franz Hellens - Eugène Demolder, Liège, 1969.
Ma vie en abrégé, Liège, 1969.
Félix Labisse, Liège, 1969.
Lettres à Octave Maus, dans *Bulletin des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique*, Bruxelles, 1966.
Ensor à Einstein, Liège, 1973.
Mes écrits, Editions nationales, Liège, 1974.